

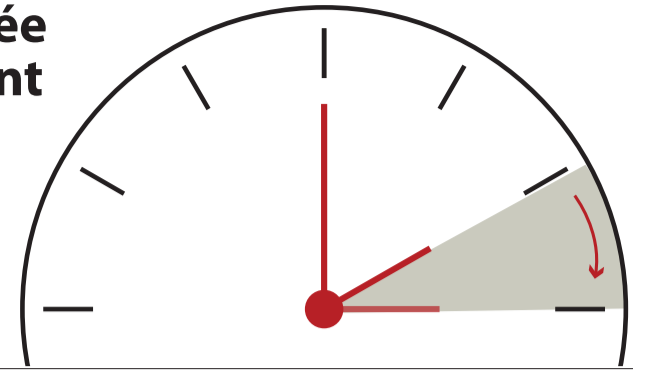


PAUL MAGNETTE
« Le PTB est un parti
poujadiste
de gauche qui
n'apporte rien
au débat public »

P. 2 & 3

HEURE D'ÉTÉ
La fin annoncée
du changement
d'heure n'est
toujours pas
programmée

P. 12



LA RÉNOVATION DU STADE ROI BAUDOIN À L'AGENDA FÉDÉRAL P. 11

WEEK-END



racines
ÉLÉMENTAIRES

Coco, une ode
à la vie après
l'enfer de
« Charlie »

SO
SOIR



DÉCO :
LE RETOUR
DU KITSCH

LE SOIR



ÉDITO

PASCAL MARTIN

L'islamo-gauchisme, l'université et nous

Nous consacrons dans nos colonnes un dossier à l'empreinte réelle ou non de l'« islamo-gauchisme » sur l'université. *Islamo-gauchisme* : ce terme péjoratif popularisé notamment par l'extrême droite est désormais plaqué sur un courant d'idées venu des Etats-Unis et baptisé « woke ». Un militant « woke » veut éveiller les esprits à l'existence des discriminations restées invisibles, qu'elles aient trait au genre, au racisme ou au sexisme. Noble projet qui, s'il ne se confondait à l'occasion avec le dogmatisme et la censure, devrait nous rassurer. Pas de panique. Les universitaires que nous avons rencontrés disent avoir les choses bien en main. L'université belge ne s'enflamme que rarement à la faveur de débats sectaires et polarisants, à la différence de son homologue française. Elle préfère écouter les militants et observer leurs luttes pour enrichir les « savoirs », tout en restant critique. Au cas contraire, soyons clairs, elle faillit

rait. Et c'est tout un pan de notre modèle scientifico-culturel, financé par les deniers publics, qui serait mis au service de causes étrangères à sa mission première. Mais un combat peut en cacher un autre. Mettre l'université à l'abri des censeurs est une chose. S'en contenter en est une autre. En réalité, il y a

Mettre l'université à l'abri des censeurs est une chose. S'en contenter en est une autre

urgence à mieux connaître les injustices et les traumatismes dont souffrent les minorités pour rendre notre société plus juste. « La question n'est pas seulement de savoir s'il faut déboulonner les statues de Léopold II pour expurger le passé », explique un chercheur. « Mais aussi de comprendre en quoi une telle représentation peut miner nos rapports sociaux et avoir de lourdes conséquences pour nombre d'entre nous. »

L'université, et plus largement la science, ne peuvent donc s'arrêter en chemin. Elles doivent sortir de leur zone de confort occidental-centrée, ouvrir d'autres pistes, accélérer la circulation des connaissances par-delà les continents. La mondialisation doit aussi concerner les cerveaux et les cultures, et pas seulement les porteurs-conteneurs. C'est une condition *sine qua non* pour mieux appréhender un monde de plus en plus compliqué. L'avenir est incertain, c'est rien de le dire. Par-delà la pandémie s'engage une lutte pour la survie économique de l'Occident. Et bien plus encore. Que la Chine passe pour le vainqueur du virus, et c'est tout le crédit des démocraties libérales qui en prendra un coup. La solution autoritaire séduira un peu plus les hésitants. Au point que nous, les champions de l'universalisme humaniste, pourrions devenir un jour une minorité. Voilà pourquoi tout ce qui contribue à renforcer notre modèle doit nous inspirer.

De plus en plus de jeunes aux soins intensifs

La moyenne d'âge des patients hospitalisés pour cause de covid baisse. La vaccination des aînés n'explique pas tout.

Il est encore trop tôt pour donner des statistiques précises de la situation actuelle, mais les acteurs de terrain le constatent : l'âge moyen des patients covid hospitalisés diminue. « La moyenne d'âge s'approche plutôt de 60 ans alors qu'elle était de 70 ans avant », estime le docteur Devos, président du syndicat des médecins (Absym), qui note qu'une part importante d'hommes quadragénaires ou quinquagénaires en surpoids se

trouvent aux soins intensifs. Nicolas Dauby et Charlotte Martin, infectiologues au CHU Saint-Pierre, constatent qu'il y a clairement des jeunes sans comorbidités qui font un passage par les soins intensifs, dont une part importante de 25-35 ans. Le variant anglais est pointé du doigt. Il touche davantage les jeunes et sa virulence entraîne une hausse de la proportion des patients nécessitant des soins intensifs. P. 4



LES LIVRES 25 À 28 MOTS CROISÉS 29 SUDOKU 29 MÉTÉO 29 LOTERIE 29 BON À DÉCOUPER 29
TÉLÉVISION 30 & 31 MARCHÉS 32 NÉCROLOGIE 33 PETITE GAZETTE & MON ARGENT 8 WEEK-END 8 LÉNA

20007418

NOUS SOMMES OUVERTS !

Réaménager votre intérieur

PRENEZ RENDEZ-VOUS !

info@aubonrepos.be
T: +32(0)2 511 43 98

au bon repos
MAISON DÉCORÉE, SINCE 1988

20007519

Semaines du vin Spar

Rendez-vous vite à la p. 7

jusqu'au 7 avril inclus!

SPAR COLRUYT GROUP
monspar.be

20007731

Le printemps fleurit chez Colruyt.

Regardez vite en p. 3

colruyt meilleurs prix

week-end



“
racines
ÉLÉMENTAIRES

« **Je
voulais
montrer
comment,
à la fin,
c'est la vie
qui
gagne** »

© PIERRE-YVES THENPONT

Coco, dessinatrice à « Charlie Hebdo », est l'une des rares survivantes des attentats du 7 janvier 2015. Dans « Dessiner encore », elle se retourne sur les événements qui ont bouleversé sa vie – mais aussi la nôtre. Derrière l'in vraisemblable choc traumatique, un miracle, qu'elle s'efforce de cultiver au jour le jour : elle est libre, elle est en vie. Carpe diem ! **P. 2, 3 & 4**

racines ÉLÉMENTAIRES

« J'ai mis au moins trois de ces boucles de culpabilité »

Revenue de l'enfer des attentats de « Charlie Hebdo », miraculée de l'existence, Coco se livre dans un récit graphique absolument bouleversant. Pour « Le Soir », elle raconte ce voyage dramatique. Qui se conclut sur une ode à la vie.

Making of

Jeudi matin, rue Royale. A l'accueil de la rédaction du *Soir*, bien que relativement désertée pour cause de confinement, c'est l'effervescence. Le plan sécurité a été discrètement mis en marche, pour accueillir *incognito*, telle une cheffe d'Etat ou une star, la dessinatrice Coco. Un traitement de faveur dont celle-ci, dans ses rêves les plus fous, se serait bien épargné, depuis que sa vie a violemment été chamboulée par les attentats du 7 janvier 2015. Caricaturiste à *Charlie Hebdo* : cruel privilège et métier à risques, dans ce monde des libertés menacées. Deux voitures sombres s'arrêtent devant l'entrée de Rossel. Des gardes du corps escortent la petite silhouette noire de Coco. Nous allons nous percher sous les toits du bâtiment. S'ensuit un long entretien. Deux heures denses, pendant lesquelles Coco, masque baissé, sourire en bandoulière, parfois aussi au bord des larmes, va se raconter de sa voix douce. En ayant sans cesse à l'esprit, et même si le cœur est en lambeaux, de rendre hommage à ses amis disparus - Cabu, Charb et les autres... sa seconde famille. DA.CV ET N.CE

ENTRETIEN

DANIEL COUVREUR
NICOLAS CROUSSE

Elle ne manque pas de courage, Coco. Six ans après les attentats de *Charlie Hebdo*, qui ont ôté la vie de ses amis et l'ont plongée dans une crise vertigineuse, la survivante relève la tête. Et signe, avec *Dessiner encore*, un récit graphique d'une sincérité désarmante. Un récit qui entend ne rien renier. Qui signe et persiste. Défend les valeurs de liberté et d'insouciance. Et salue la mémoire des anciens, tombés sur le champ de l'humour satirique.

Je ne serais pas devenue qui je suis si...
Si je n'avais pas rencontré ce prof qui, quand j'étais étudiante à l'École de l'image, à Poitiers, m'a dit : « Ton dessin, c'est de l'humour, c'est trash, ça parle de société, tu devrais aller en stage à *Charlie Hebdo*. » J'arrivais en fin d'études, et ce prof, Aurélien Bambagioni, était lecteur de *Charlie*. Pas moi. J'ai découvert l'univers de la presse satirique lorsque j'ai fait un mois de stage en 2007 à *Charlie*. C'était une chance. Deux ans plus tard, avec les grosses difficultés financières que rencontrait le journal, *Charlie* ne prendrait plus personne. J'ai frappé au bon moment, à la bonne porte. Je n'avais jamais fait de dessin de presse de ma vie. Je savais que je voulais dessiner, que c'était ça que je voulais faire, mais je ne savais pas exactement comment. Et je suis arrivée dans une rédaction où tout était engagé, drôle, bosseur. C'était un microcosme de gens qui pensent, qui dessinent, qui rient. J'avais 25 ans, et j'étais en mode « Diesel ». Quand je suis arrivée à *Charlie*, ça a été comme une révélation de voir ce savant mélange de personnalités et de réflexion sur le monde. Il y avait une grande liberté de ton, comme une grande liberté graphique. En les observant, en apprenant de leur carrière, en participant aux bouclages, moi qui étais très timide, j'ai progressé, peu à peu. Mon premier dessin publié, en 2008, était encore fébrile. Je copiais un peu Cabu, parce que je sentais bien qu'il était un référent, et puis parce qu'il était facile d'accès, qu'il donnait des conseils. C'était le pilier de la rédaction, dans le dessin.

« Charlie » a souvent eu la réputation de faire de l'humour de mecs...

On m'a souvent posé cette question : qu'est-ce que ça fait d'être une femme dans un milieu d'hommes ? Je n'ai jamais trop su y répondre. Je trouve qu'il y

a un partage au-delà du genre. Entre nous, ça se passait surtout au niveau des idées. Ou dans le côté fonceur. Cela ne m'a jamais fait peur plus que ça. Surtout qu'à l'époque, il y avait Catherine Meurisse, puis Camille Besse. Il y a eu aussi Caroline Fourest, Agathe André... On ne peut pas dire qu'il n'y avait pas de femmes.

Vous commencez à dessiner, entourée de tous ces maîtres, Cabu, Wolinski, Charb... Ce n'était pas écrasant ?

Oui, mais au fond, je regrette. J'ai eu l'impression d'avoir perdu trop d'années à être intimidée. Avec les attentats du 7 janvier, vous revivez ça parfois avec une boule au ventre, en vous disant : « Mais quel temps j'ai perdu à être timide ! » Mais voilà, j'étais comme ça, alors que j'aurais pu y aller. Ils étaient impressionnants, parce que vous voyez leur talent... et vous à côté, qui débutez. Je dis ça mais j'ai appris beaucoup en observant Cabu ou Charb, par exemple. Quand on s'intéresse vraiment au dessin de presse et qu'on veut apprendre, on se rend compte à quel point c'est un jeu d'équilibre, et que c'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. On vous dit : « Ah, ça a l'air facile ce que tu dessines. » Mais derrière, il y a des années de recherches, sur le style, les idées, la répartie. Il faut dire son opinion de façon synthétique.

En 2011, un incendie criminel ravage la rédaction de « Charlie Hebdo ». L'esprit d'irrévérence joyeuse en prend un coup, alors...

Cela nous a fait quelque chose, à tous. Il y avait eu, avant, le procès des caricatures, qu'on avait gagné. Il y avait des menaces, mais le journal continuait. Quand on a fait cette coup' avec les « 100 coups de fouet si vous n'êtes pas mort de rire », suite à l'instauration de la charia en Libye et la victoire des intégristes d'Ennahdha en Tunisie, c'était une grosse déconade. L'incendie s'est passé dans la nuit, alors que le journal n'était pas encore sorti. Riss, Charb et Luz étaient sur le pied de guerre. Rapidement, on a été à *Libération*, pour poursuivre le journal. On a fait un journal, non pas dans la peur, mais quand même un peu glacé. Des protections ont rapidement été mises en place. On a repris le travail. Et on n'a jamais retrouvé les coupables. L'amusement a recouvert tout cela. Le besoin de continuer le journal a toujours été plus fort. On pourrait voir une forme de résistance, mais en fait, tout ça s'est fait naturellement. Dans cette logique d'affirmer nos liber-

Je ne me suis pas occupée de moi. Je me suis occupée du journal. Je m'y suis engloutie. C'était un instinct de vie

”

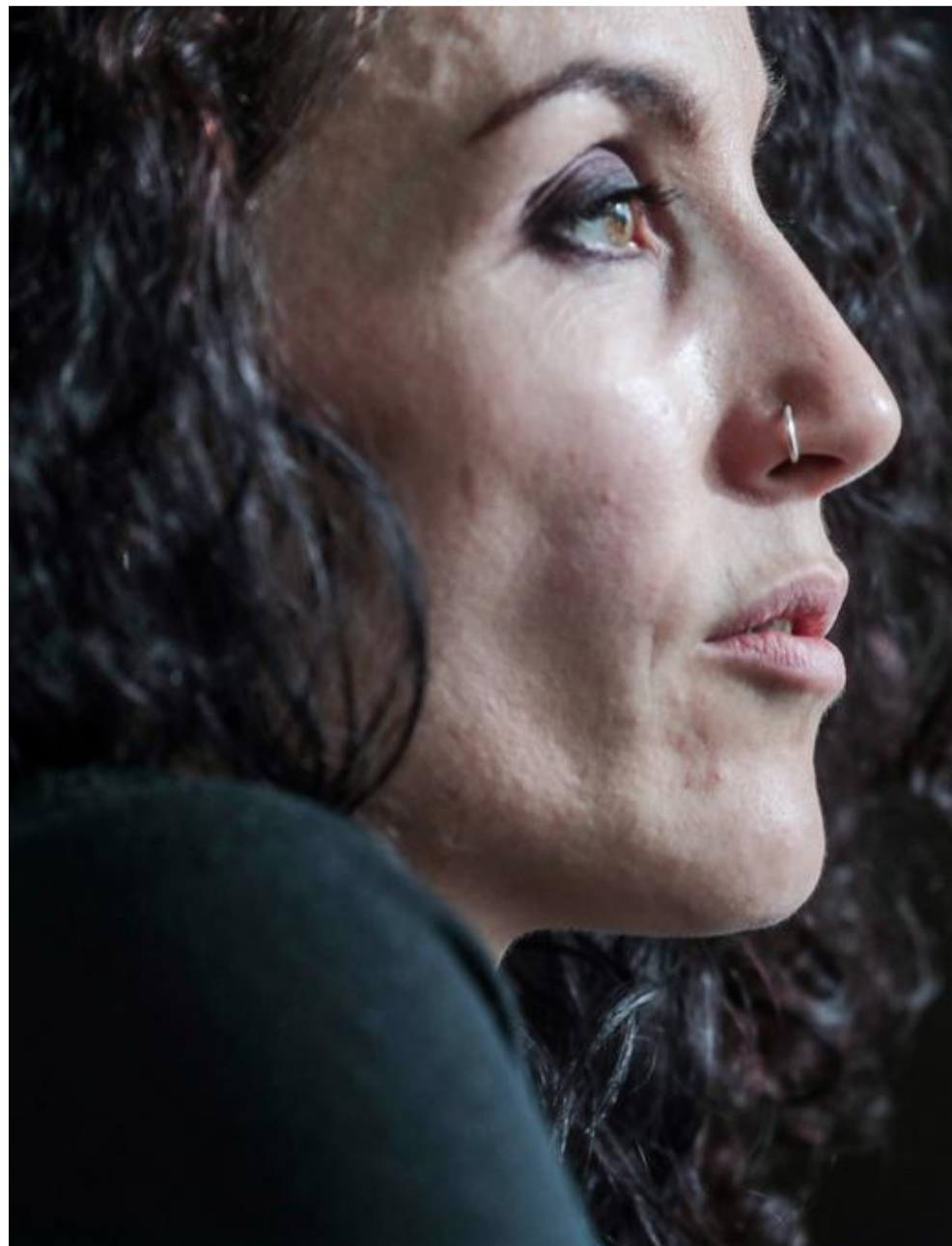


« Cabu était très attaché à la transmission, quelle que soit la génération qui se présentait devant lui. Toujours bienveillant, toujours disponible. C'est d'ailleurs peut-être aussi pour ça qu'il a traversé si bien le temps. Car il est resté très intemporel, que vous regardiez ses dessins dans les années soixante ou ses dessins des dernières années. On sent une maturité très tôt. » © DR



« Charb m'a mis le pied à l'étrier, pour que je puisse progresser. En septembre 2012, il m'a entraînée sur une émission, "28 minutes", sur Arte, pour m'exercer. Puis, il m'a poussée à publier à "L'Humanité". C'était chouette, parce que je ne suis pas quelqu'un avec une grosse confiance en soi. A l'époque, j'étais un peu coincée. »

© ABACA



tés. Si le journal avait brûlé, nous, on n'avait rien fait de mal.

Le droit au blasphème a fait l'objet d'incessantes polémiques, depuis.

Je trouve qu'il n'y a pas de provocation gratuite. Nous, on part du principe, à *Charlie*, que dans une société laïque et pluraliste, le respect des croyances va de pair avec le fait de pouvoir critiquer les religions. C'est une base. L'histoire de notre pays montre que la révolution, l'esprit des Lumières, la loi de 1905, la liberté de conscience, la neutralité de l'Etat protègent tous les individus. Le musulman qui croit, tant mieux pour lui. S'il le fait dans son espace privé, je suis contente. Et si moi, qui suis athée, je peux critiquer la religion, je le fais aussi. Quand on dessine sur la religion, ce n'est pas par manque de respect pour le croyant. C'est une façon aussi de lui dire : « Vous faites partie de l'espace démocratique, vous êtes en France, soumis comme n'importe quel citoyen à la critique. » Si je viens critiquer la religion catholique et pas la religion de l'Islam, c'est là que je fais une vraie différence. C'est ce qui s'est passé dans les années 90 pour *Charlie*. Quand le journal a com-

mencé à faire des caricatures sur la religion catholique, l'Agrif, à savoir des catholiques traditionalistes, a porté plainte contre le journal en parlant de racisme anti-chrétien. A ce moment-là, la gauche applaudissait *Charlie* des deux mains. Quand on a commencé à faire des dessins sur l'Islam et sur les intégristes musulmans, ce n'est pas passé de la même manière. Une certaine partie de la gauche a laissé entendre que les musulmans n'étaient peut-être pas éduqués pour comprendre cet humour. Les musulmans étaient presque essentialisés à leur religion. On ne pouvait rien dire. Nous, on prend chaque citoyen comme il est. On met tout le monde sur le même pied d'égalité de la critique. Moi, je suis athée depuis toujours. Il n'y avait pas de religion, chez nous, à la maison. Si ce n'est mon père, qui disait : « La religion, ça peut mettre de la purée dans la tête des gens. »

Qu'est-ce qu'elle se dit, la fille d'Anne-masse, au lendemain de l'incendie de « Charlie » ? « Dans quoi je me suis fourrée ? » Ou en étiez-vous, dans le combat, avec la rédaction ?

Je ne me suis pas dit : « Dans quel guê-



« Je pensais me préparer au procès, quand j'ai fait ce livre. Mais en fait, on ne se prépare jamais. Quand je suis arrivée dans la cour d'assises... C'était comme si j'étais revenue au 7 janvier. Je revivais tout, chaque instant. Il me suffisait presque de fermer les yeux et de revoir tout, même de revivre tout. » © BELGA

ans à me sortir culpabilité »



Ce moment dans l'escalier, d'une fulgurance folle, a duré à peine deux minutes. Mais en soi, c'est quelque chose de très long, qui prend le temps de vous déchirer

”

Dans son récit du procès des attentats contre *Charlie*, Yannick Haenel raconte que l'ascension de l'escalier, c'est un peu l'ascension d'une destruction personnelle. Et c'est vrai. Ce moment a été d'une fulgurance folle, ça a duré à peine deux minutes. Mais en soi, c'est quelque chose de très long, qui prend le temps de vous déchirer. J'ai l'impression qu'il y a une vraie césure. La vie d'avant était centrée sur le *Charlie* d'avant. Aujourd'hui, le journal est réputé pour être un bunker, avec sécurité... j'ai l'impression de ne pas m'y être habituée. L'important, c'est de pouvoir être libre dans les idées, nos déconnades... On continue mais on a reconstruit autre chose, avec d'autres dessinateurs. Alors la vie d'avant, c'est compliqué. Je crois que j'essaie déjà de vivre la vie présente. Et de la vivre le mieux possible, le plus pleinement, même si quand on la vit pleinement, ça vous tire parfois en arrière. Il y a toujours cette dualité qui se présente. Cette culpabilité du survivant, on est beaucoup à la ressentir encore au journal. Il y a une espèce de sentiment d'injustice. On ne se sent pas légitime, parfois, à vivre cette vie, même si on se sent privilégié et heureux d'être encore en vie.

Le livre traduit aussi la volonté de transmettre des choses ?

Oui. Je voulais transmettre l'humanité. L'humanité de ces gens, de cette rédaction. On foud, pourquoi vivez-vous ? Pour être libre. Pour défendre des valeurs humanistes. Et je voulais montrer des moments de simplicité et d'humanité, dans cette rédaction. Au-delà de ça, ce que l'on voit, c'est l'innocence de ces gens. C'est quelque chose qu'on a clamé au procès : nous, on faisait des dessins, et on le faisait dans notre droit de les faire. Dans notre liberté d'expression. Je voulais défendre ce droit à dessiner librement en France. Et je voulais exprimer la passion du dessin, sous toutes ses formes, qu'il soit politique, poétique, marrant. Au-delà, je voulais montrer comment c'est la vie qui gagne, à la fin. Les terroristes islamistes ont voulu tuer une forme de vie et de liberté. Il fallait montrer quelque part que ça ne s'était finalement pas passé. Certes, ils ont tué quelque chose. Ils ont réussi leur projet. Mais ils n'ont pas réussi à tuer ce qui était plus large, plus grand, et que les gens de *Charlie* défendaient bec et ongles, et que nous continuons de défendre dans le journal. Alors oui à la vie. Oui à la liberté.

Coco

Corinne Rey est née à Annemasse, une ville-dortoir de Haute-Savoie. Le dessin l'habite depuis l'enfance. Après ses études à l'École européenne supérieure de l'image, la jeune artiste apprend à surprendre d'un coup de crayon rieur chez Rue 89, Bouffon, Strips Journal et *Charlie Hebdo*.

En 2015, les frères Kouachi la prennent en otage pour forcer la porte de la rédaction de *Charlie*. Coco survira aux attentats avec un sentiment de culpabilité d'être encore en vie. C'est le dessin qui la sauvera de l'insensé, comme en témoigne aujourd'hui son livre vivant de courage, *Dessiner encore*.

sans aller dans l'après, avec les morts, parce que je trouvais que cela suffisait. Et puis, je suis tellement reconnaissante de ce que mes amis m'ont apporté pendant toutes ces années, que je ne pouvais décemment pas les enfermer dans cette salle de redac', comme je les ai vus la dernière fois. Ce n'était pas possible. Lançon et Riss ont pu le dire dans leurs livres, avec des mots, avec une justesse, une précision. Mais quand on passe à la représentation, c'est un tout autre rapport. Je ne pouvais pas trouver de métaphore, comme ça.

Riss a dit, au sujet de l'attentat, qu'il y a ceux qui étaient à l'intérieur de la salle, et ceux qui étaient dehors. Vous êtes la seule à avoir été dehors et dedans, prise en otage par les terroristes. Comment, après cela, parvenir à partager ce vécu ?

Moi... comment dire... Ils sont arrivés comme ça. Ils ont surgi. J'ai mis au moins trois ans à me sortir de ces boucles de culpabilité. Cela a été très, très long. Le traumatisme, c'est dur d'en parler. Moi, j'ai choisi la métaphore de la vague, pour le lecteur, pour qu'il puisse au moins toucher du doigt quelque chose... pour pouvoir suivre le processus de cet après, qui vous bouffe. Ce journal était important. Et cela m'aurait fait chier qu'ils aient tué cela, en plus des dessinateurs.

C'était aussi un réflexe de survie, le dessin. Parfois j'ai vu autour de moi des gens qui vivaient un deuil difficile et puis qui

se plongeait dans le boulot, pour essayer d'oublier, ou de passer l'événement. C'est un moyen aussi de mettre des œillères, parce qu'on ne s'occupe pas de soi. Et moi j'ai fait ça. Je ne me suis pas occupée de moi. Je me suis occupée du journal. Je n'ai pas pris d'antidépresseurs, de somnifères... J'avais besoin d'essayer de continuer le journal, comme un truc obsédant, vital. Je me suis engouffrée là-dedans. C'était un instinct de vie... parce qu'à ce moment-là, il y avait une douleur d'exister qui était permanente. Déjà, vous ne comprenez pas pourquoi vous êtes en vie. Et cette sensation, elle reste là pendant vraiment longtemps. Et puis je culpabilisais d'avoir ouvert la porte. Je n'osais même pas dire comment ça s'était vraiment passé. Par la suite, lors des attentats de l'Hyper Cacher, le traumatisme que je vivais était tellement là que je n'avais pas réalisé, pas compris ce qui s'était passé là-bas. J'ai eu honte de le dire. Et puis par ailleurs, je ne pouvais pas me plaindre. Riss était blessé à l'épaule. Philippe (Lançon) était très blessé. Des familles étaient endeuillées. Des enfants perdaient leurs pères. Moi je suis là, je travaille, je suis vivante. Ce n'est pas dans ma nature de me plaindre. Et je sentais que je ne pouvais rien dire. J'ai traversé ces moments seule, mis à part avec le psy, où je pouvais dire les choses, et beaucoup pleurer.

Comment met-on des mots sur ce qui vous arrive, quand on est une maman, avec une jeune enfant ?

Quand j'ai fait ce livre, je me suis dit que peut-être qu'un jour cela m'aidera à lui parler, et aussi à lui dire que je n'ai pas été là pendant deux, trois ans. Je ne sais pas trop comment elle a grandi, ma petite. Heureusement que j'ai un conjoint qui était là, et qui a assuré. J'ai pu lui dire : « Voilà, il s'est passé quelque chose de très grave il y a quelques années. » Je ne lui ai pas dit que j'avais failli mourir, mais je lui ai expliqué que ça avait été

très grave et que j'avais perdu des amis chers. Et que parfois je suis triste. Elle a huit ans. Elle en avait moins de deux, à l'époque. Comment parler de ça quand on est directement touchée ? Je ne voudrais pas que cela véhicule des peurs chez elle. Pour l'instant, c'est un sujet que j'ai mis de côté. Quand elle sera un peu plus grande, je voudrais pouvoir lui parler de l'histoire de ce journal, des belles choses que ça m'a apporté, pourquoi je faisais ce travail. Pourquoi je l'aime encore

Les deux minutes de cauchemar dans l'escalier avec les terroristes ont en quelque sorte découpé votre vie en deux. Arrivez-vous encore à retrouver la femme que vous étiez ?

Quand ma fille sera plus grande, je voudrais lui parler de l'histoire de ce journal, des belles choses que ça m'a apporté, pourquoi je faisais ce travail.

Pourquoi je l'aime encore

”

pier tu t'es fourrée. » Au moment de la sortie du film *L'innocence des musulmans*, j'ai fait un dessin assez violent sur Mahomet, « une étoile est née ». Les réactions ont très vite suivi. Après, je me suis interrogée. Pour en conclure que j'avais fait ce que j'avais à faire. Les dessins critiques, c'est l'ADN de ce journal.

L'ADN, c'est l'éthique définie par la charte de Cavanna ? Défense des libertés, humanisme, anti-sexisme...

Oui, et c'est un truc qu'on a en tête quand on est à *Charlie*. Ce sont un peu nos valeurs communes : humanisme, défense d'une société laïque, écologie active, protection des animaux, anti-intégrisme, anti-corrada, rejet de toutes les formes de superstitions, rejet de l'obscurantisme... Le dessin politique, parfois il est drôle, parfois il est cynique, parfois il est ce qu'on appelle le coup de poing dans la gueule cher à Cavanna, parfois il est plus doux, parfois il donne à réfléchir. Chacun à *Charlie* avait son style. Je pense à Honoré, qui dessinait comme un lithographe, un peu à la Félix Vallotton. Cabu pouvait un jour être virulent, et un autre plus doux. Cela dépend de l'humeur, cela dépend du sujet. Quand l'actualité est

« Pourquoi vivez-vous ? Pour être libre. Pour défendre des valeurs humanistes. Et je voulais montrer des moments de simplicité et d'humanité, dans cette rédaction. »

© PIERRE-YVES THIENPONT

difficile, comme elle l'est ces derniers temps, avec le covid, la Birmanie... l'humour est là pour nous sauver un peu.

Dans votre livre, la représentation des terroristes prend la forme de fantômes sombres. Ils n'ont pas des formes humaines...

Et pourtant, dans la scène de la prise d'otage, dans l'escalier, ils sont représentés comme ils étaient. Comme des masses de morts, avec une cagoule et deux yeux. Cela ne vient pas de moi. Ce sont eux qui ont pris cette forme. Ce sont des masses écrasantes, avec des regards complètement anonymisés qui vous glacent, et vous suivent. J'ai l'impression de les avoir représentés tels qu'ils étaient. Dans l'escalier, je voulais montrer à quel point ils avaient été réels. Je voulais montrer cette violence-là, mais



« Avant l'attentat, Riss a été pour moi un peu un prof de reportage. C'est quelqu'un d'un peu plus âpre, moins facile d'accès, il est impressionnant. Il est très politique. Au début, je ne suis pas allée naturellement vers lui. Mais avant l'attentat, quand Riad Sattouf est parti, j'ai repris son espace de petite colonne, et là, Riss m'a prise sous son aile. J'allais en reportage : conseil municipal avec les Balkany, les jouets de Noël, le discours de François Hollande à la télé (qui est passé dans le numéro du 7 janvier 2015). Je lui ramenais des dessins et il m'a aidé à trouver les axes, le bon angle. Après l'attentat, avant de retrouver une équipe un peu solide, il m'a formée davantage. Parce que je n'étais pas au point. J'avais encore beaucoup à apprendre, en 2015, par rapport à un Cabu ou un Charb. » © LE PARISIEN



« La Vague » de Hokusai. « L'image de cette vague immense, juste au-dessus du petit bateau, laisse pour moi planer un doute immense. Elle donne l'idée d'un écrasement, d'une violence. Et moi, dans le doute que je traversais, avec parfois des moments de dépression, parfois d'autres où on remonte parce qu'on est tenu par le journal, cela m'a parlé. » © DR

procès Charlie « C'était comme si j'étais revenue au 7 janvier. Je revivais tout, chaque instant »

DA.CV
N.CE

Pouvoir mettre des mots sur ce qui vous est arrivé, cela a été le propre de votre thérapie personnelle, puis du procès, en septembre dernier...

Le procès a été le déclencheur du livre. Et puis autour de moi, je sentais aussi qu'on oubliait un peu le 7 janvier 2015. Je pensais me préparer au procès, quand j'ai fait ce livre. Mais en fait, on n'est jamais prêt. Quand je suis arrivée dans la cour d'assises... C'était comme si j'étais revenue au 7 janvier. Je revivais chaque instant. Il me suffisait presque de fermer les yeux et de revoir tout, de revivre les événements.

Le procès, c'était le moment à ne pas rater. Il fallait que je sois là pleinement. Ça m'a coûté de témoigner de tout ça : c'était le paroxysme de la violence. Vous allez mourir. Votre corps vous dit : « C'est fini ». Et vous vous dites : « C'est fini, ça s'arrête là, c'est nul... » Quand vous êtes athée, vous vous en rendez compte encore plus précisément. Le noir allait s'abattre.

Comment êtes-vous sortie de cette journée de témoignage ?
Oh la la... Rincée.

La manière dont le procès s'est déroulé fut-elle satisfaisante ?

Non. Les terroristes sont morts. C'étaient eux, les responsables. Cela dit, j'avais besoin de comprendre comment ça s'était passé, comment les armes avaient transité, les dessous des

choses... J'attendais des réponses de la part des accusés : comment les tueurs ont été armés, par quel biais, avec quels complices... ? Finalement, on s'est retrouvé avec des accusés de complicité qui ont beaucoup nié, ou qui disaient : « Je ne me souviens plus »... Je suis sortie de là surtout bouleversée, avec les parties civiles, les familles, et tous ces témoignages qu'on a entendus... des gendarmes qui sont intervenus à Montrouge ; ou des gens de l'Hyper Cacher, comme Zarie, qui a été otage de Coulibaly ; ou Lassana Bathily, qui a sauvé les gens dans la chambre froide... lui qui venait pratiquement du même village malien que Coulibaly. Lassana a dit, au procès : « Moi, au Mali, on m'a appris devant une vieille personne à baisser la tête. Et vous, en France, qu'est-ce que vous faites ? » Il est profondément républicain, Lassana Bathily. Pour lui, c'est d'abord l'humanité qui compte. La religion, que l'on soit athée, juif, chrétien, musulman, ça passe après. Cela fait du bien. J'ai aussi beaucoup pensé à Simon, le webmaster de *Charlie*, qui a été d'une dignité dingue pendant le procès. On ne s'est pas beaucoup parlé, à *Charlie*, de tout ça. On est restés un peu enfermés avec ce qu'on ressentait chacun, les uns les autres. On pouvait percevoir qu'on allait souffrir et se faire souffrir mutuellement, si on s'en parlait. Alors chaque fois qu'on se parlait de cette journée, c'était un peu de manière générale... c'est bizarre à dire. En six ans, on est proches, on fait le journal, on peut dire qu'on se confie... ben non, c'était compliqué. On savait de quoi il s'agissait.



« Vous allez mourir. Votre corps vous dit : "C'est fini". Et vous vous dites : "C'est fini, ça s'arrête là, c'est nul..." » © PIERRE-YVES THIENPONT/LE SOIR

Modestement,
« Charlie »
continuera
de caricaturer
Marine Le Pen
pour faire en sorte
qu'elle n'arrive pas
au pouvoir



caricatures « Un dessin, c'est une idée, ça ne blesse pas, ça donne à réfléchir »

DA.CV
N.CE

Il vous arrive de dialoguer avec vos amis caricaturistes disparus, Cabu, Charb, Tignous ?

Ils n'ont jamais quitté la rédaction. Je le sens comme un devoir de mémoire envers leur travail. Dans le monde actuel, certaines choses ont viré, se sont encore durcies depuis 2015. Nombre de leurs questionnements restent d'une profonde actualité, notamment pour ce qui concerne la liberté de conscience.

A l'issue du procès des complices des attentats de 2015, vous avez déclaré que « Dans la société, il y a des gens qui baissent leur froc ». Comme après la décapitation de Samuel Paty, l'enseignant qui avait montré des caricatures

de Mahomet parues dans « Charlie Hebdo » dans son cours sur la liberté d'expression ?

Il y a eu trois attentats pendant le procès, dont un contre les anciens locaux de *Charlie* et celui contre Samuel Paty. Là encore, on a entendu comme après les attentats de 2015 : « Il l'a bien cherché. » Il a été décapité pour avoir fait son travail. C'est d'une violence abyssale. On continue de trouver des gens qui cherchent des excuses à l'expression violente de l'idéologie islamiste. Des intellectuels de gauche ont osé dire que « l'humour ne saurait avoir l'excuse de la haine ». Mais qui parle de haine ? Nous vivons dans une société qui protège les croyants comme les non-croyants. La liberté de conscience, c'est aussi la liberté de critiquer. C'est ce droit que nous défendons à *Charlie*. Edwy Plenel, le fondateur de *Mediapart*, a parlé de « l'en-

fance misérable des frères Kouachi ». Mustapha Ourrad, le correcteur de *Charlie Hebdo* assassiné en 2015, avait été orphelin très tôt. Il avait grandi en Kabylie et travaillé dans une bibliothèque, où il s'était ouvert à la littérature française. La misère ne peut justifier en aucune manière le terrorisme. Beaucoup de musulmans sont sincèrement républicains. C'est une réalité qu'on oublie. Ce qui se dégage de tout ça, c'est qu'il faut être bien-pensant, ne « blesser » personne. Mais un dessin, c'est une idée : ça ne blesse pas, ça donne à réfléchir. Nous ne sommes pas obligés d'être d'accord avec tout le monde, c'est même ce qui fait la richesse du débat !

« Charlie » caricature toutes les formes d'extrémismes. Les derniers sondages pour la prochaine présidentielle française donnent Marine Le Pen au coude à

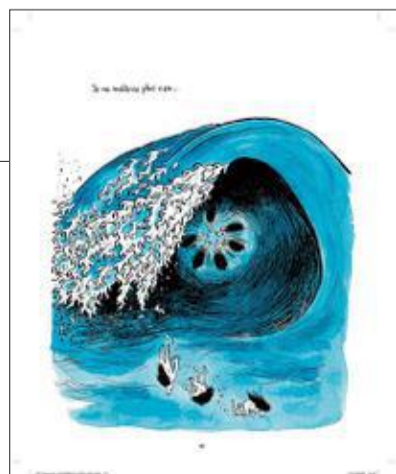
coude avec Emmanuel Macron.

La France ne serait plus « Charlie » ?

La France arrive peu à peu au bout de l'opposition traditionnelle entre gauche et droite. On va transpirer à grosses gouttes, comme en 2017, quand reviendra l'heure du face-à-face entre Le Pen et Macron. Entre-temps, il faut continuer à lutter contre l'extrémisme sous toutes ses formes et Le Pen en fait partie. *Charlie* avait essayé de faire interdire le Front National à travers une pétition, il y a quelques années. Modestement, *Charlie* continuera de caricaturer Marine Le Pen pour faire en sorte qu'elle n'arrive pas au pouvoir et si cela devait arriver, nous n'en porterons pas la responsabilité. Mais à côté de Marine Le Pen, d'autres comme le polémiste Eric Zemmour soutiennent les mêmes théories xénophobes du « grand remplacement ». Il faut les combattre dans le débat public.



« Annemasse, d'où je viens, c'est la ville frontalière par excellence. Mon père a été vendeur en hi-fi, télé, vidéo, pendant toute sa vie, à Genève. Et ma mère, mère au foyer. J'ai un frère jumeau, et un autre frère qui a 13 mois de moins. On est très proches. J'ai très rapidement aimé le dessin, dès les plus jeunes années de ma vie. J'étais dans ma bulle et j'aimais ça. J'avais 6 ans et si je ne pouvais pas encore le formuler, je voulais être dessinatrice. » © FOTOLIA



Dessiner encore
★★★★
COCO
Les Arènes BD
350 p., 28 €, ebook 8,99 €

Comment tourner la page des « Tak Tak Tak » ? Depuis le 7 juin 2015, les âmes perdues dans les attentats de « Charlie » obsèdent Coco, à l'image de la vague irrésolue de Hokusai. Pour ne pas se laisser submerger par le ressac, la caricaturiste a dessiné et dessiné encore, plus de 500 pages, dont 350 composent aujourd'hui son ode à la vie. Face à l'horreur des abysses, la poésie l'a aidée à surnager. « Dessiner encore » est un livre dont l'ampleur fissure, où la pudeur du trait livre l'artiste nue dans ses doutes, ses

angoisses, mais aussi sa soif de conviction, de liberté, de vérité. C'est une œuvre d'un courage indicible, créée à contre-courant des formes les plus noires de l'obscurantisme. Dans l'écho des sublimes inquiétudes de l'autrice grandit une vague d'émotion où l'esprit se mutine contre la violence de tous les fanatiques et la lâcheté des pisse-froid. Coco a sombré parfois. Mais dans ces moments suspendus, son crayon l'a poussée à résister, à remonter à la surface. Pour ne jamais oublier, il fallait dessiner encore. © LES ARÈNES

ABONNÉS

LE SOIR

On lui parle d'un texte fondateur. Coco pense à une phrase de Ricky Gervais, sur la liberté de rire. Et choisit aussi un texte de Cavanna, l'un des pères fondateurs de « Charlie Hebdo ». Retrouvez ces citations, ainsi que la version longue de cet entretien et deux vidéos extraites de la rencontre, sur le site du journal.

plus.lesoir.be